

**LA PROCRASTINATION EST-ELLE POSSIBLE?
PROCRASTINATION, SOUCI DE SOI
ET IDENTITÉ PERSONNELLE¹.**

Christine TAPPOLET
(Université de Montréal)

La procrastination est-elle possible ? Bien évidemment, dira-t-on. Qui n'a pas parfois remis à plus tard quelque tâche pourtant urgente ? Quelqu'un qui n'aurait certainement pas pu nier l'existence de la procrastination, c'est bien Ilia Ilitch Oblomov. Rappelez-vous de cette première matinée décrite par Gontcharov dans son célèbre roman.² Comme Oblomov en avait parfaitement conscience en se réveillant, plusieurs tâches importantes l'attendaient. Oblomov devait entre autres réagir à une lettre reçue la veille de la part du régisseur de son domaine, et lui annonçant, pour une troisième année consécutive, de fort mauvaises nouvelles – une maigre récolte, des arriérés, une baisse des revenus, entre autres. Oblomov avait « *commencé à échafauder dans sa tête un plan de modifications et d'améliorations diverses à apporter dans la gestion de son domaine* », mais il « *se rendait compte qu'il devait entreprendre quelque chose de décisif avant même d'avoir achevé son plan.* » (1859, p. 19) Voici comment Gontcharov décrit les choses :

A peine réveillé, [Oblomov] eut l'intention de se lever, de faire sa toilette et, une fois qu'il aurait bu son thé, de réfléchir sérieusement, de considérer certaines choses, de prendre quelques notes, bref, de s'occuper à fond de cette affaire. Pendant une demi-heure environ il demeura couché, tourmenté par cette intention. Puis, il jugea qu'il aurait tout son temps après le thé, et qu'il pourrait boire le thé au lit comme d'habitude, d'autant que rien ne l'empêchait de réfléchir dans la position allongée. Aussitôt dit, aussitôt fait. Après le thé, il se souleva même sur sa couche et faillit se lever. Il

¹ J'aimerais remercier Sarah Stroud pour les discussions que nous avons eues. Mes remerciements vont aussi à Louis-André Dorion, Pascal Engel, Luc Faucher, Charles Larmore, Philippe Mongin, Kevin Mulligan, David Piché, David Shoemaker et Sergio Tenenbaum. Ce texte, qui est un avatar de Tappolet (2010), a été présenté au Congrès 2009 de la SOPHA, dont je souhaite remercier les organisateurs.

² Voir Ivan Gontcharov, *Oblomov*, 1859.

commença même, regardant du côté de ses pantoufles, à y diriger une jambe qu'il ramena aussitôt. (ibid.)

Comme on le sait, Oblomov passa sa matinée, ainsi qu'une bonne partie de l'après-midi, allongé et vêtu de sa robe de chambre adorée, à rêvasser et à bavarder avec quelques visiteurs plutôt que de s'occuper de ses affaires. Comme le roman nous le révèle, Oblomov n'a cesse de remettre à plus tard ce qu'il devrait faire, de sorte qu'après avoir été une proie facile pour toutes sortes d'escrocs, après avoir poussé sa promesse, Olga, au désespoir et l'avoir ainsi contraint à rompre, il meurt appauvri, malade et isolé.

Les conséquences de la procrastination sont en général moins dramatiques. Quoi qu'il en soit, on ne s'étonnera pas que, contrairement au cas de la faiblesse de la volonté, ou plus exactement de ce qu'on a pris l'habitude d'appeler *akrasie*, personne n'a jamais douté que la procrastination soit possible. Au contraire, comme le confirme l'expérience commune, la procrastination est reconnue comme un syndrome fréquent, parfois parfaitement inoffensif, voir bénéfique, parfois ayant des implications graves pour l'entourage de l'agent ou pour l'agent lui-même, au point d'être parfois considéré comme pathologique.

Pourtant, c'est là un fait un assez étonnant, et ce pour plusieurs raisons. D'abord, quel que soit le rapport exact entre l'*akrasie* et la procrastination, il est clair qu'au moins certains cas de procrastination impliquent un conflit entre motivation et jugement pratique³. Une action akratique peut être définie comme une action accomplie en dépit du meilleur jugement de l'agent. Elle est accomplie alors que l'agent juge en même temps qu'il ne devrait pas accomplir cette action, ou encore que ce n'est pas là la meilleure action, ou bien qu'il a des raisons suffisantes pour ne pas accomplir cette action – les formulations exactes varient, mais l'idée reste la même.⁴ Quand il y a procrastination, il est clair que c'est au moins parfois en dépit de son meilleur jugement que l'agent remet à plus tard une tâche. Dans ce genre de cas, l'agent juge que toutes choses

³. Selon Sarah Stroud, la procrastination se distingue de l'*akrasie*, ainsi que de ce que certains considèrent comme étant la faiblesse de la volonté au sens propre, c'est-à-dire le phénomène qui consiste à ne pas se conformer à ce qu'on a décidé de faire (voir Holton, 1999; McIntyre, 2006). Toutefois, elle soutient que comme l'*akrasie*, la procrastination implique un conflit entre le comportement intentionnel d'un agent et son jugement. L'agent ne fait pas ce qu'il juge devoir faire (Stroud 2010).

⁴. Voir Stroud & Tappolet (2003).

considérées, le mieux serait de se lever immédiatement, mais il remet cette étape pourtant cruciale pour commencer une journée à plus tard.

Or, comme on le sait, la question de savoir si l'*akrasie* est possible a fait et fait toujours l'objet de vifs débats. En résumant grossièrement, les philosophes de l'histoire de Socrate à Hare (1963) et, à mon avis, aussi à Davidson, se sont évertués à nier qu'il soit, à strictement parler, possible d'agir librement et intentionnellement contre son meilleur jugement, alors que plus récemment, la tendance était plutôt à admettre avec Alfred Mele (1987), Robert Audi (1990), Michael Smith (1994) ou Thomas Scanlon (1998), entre autres, la possibilité de l'*akrasie*. C'est plus exactement de la possibilité de l'*akrasie* dite « stricte » qui a été discutée. Cette sorte d'*akrasie* est définie comme libre et intentionnelle. Ce serait librement et intentionnellement que l'agent accomplit une action alors qu'en même temps, il juge qu'il ne devrait pas l'accomplir. En simplifiant, la question qui se pose est celle de savoir s'il est réellement possible d'agir librement et intentionnellement tout en agissant à l'encontre de son meilleur jugement. Toute une série d'arguments tendent en effet à montrer que cela n'est tout simplement pas possible. En principe, les différents arguments visant à montrer que l'*akrasie* stricte est impossible devraient aisément se transposer aux cas de procrastination impliquant cette sorte d'*akrasie*. Par conséquent, la question de la possibilité de la procrastination se pose très certainement. Elle se pose en tous cas autant que celle de savoir si l'*akrasie* est possible.

C'est une problématique différente qui m'intéresse ici. La question que j'aimerais discuter est liée à la notion de souci de soi (*self-concern*), ce souci spécial que nous avons, semble-t-il, exclusivement pour nous-mêmes. Il semble indéniable que les personnes, ou du moins les personnes humaines normales, soient dotées d'un tel souci de soi. Ainsi, nous réagissons avec peur si un danger imminent semble nous menacer, nous ressentons de l'espoir si notre situation nous semble devoir s'améliorer, et finalement du soulagement quand nous jugeons que le danger est écarté. Ces réactions sont suscitées non seulement dans des situations actuelles, mais aussi par rapport au futur. En utilisant les concepts de *moi présent* et de *moi futur*, on peut dire que nous avons peur pour notre moi présent, mais aussi pour notre moi futur, ou peut-être plus exactement, pour tous ces différents mois qui peuplent le futur. En bref, il semble bien que nous soyons dotés d'un souci particulier à la fois pour notre moi présent et nos mois futurs.

Le problème qui m'intéresse, c'est que cette thèse pourtant banale semble remise en question par le fait tout aussi banal que nous nous adonnons à la procrastination. En effet, la procrastination implique souvent une prise de risque injustifiée. Ainsi, en remettant au lendemain la dernière cigarette, le fumeur met en danger ses mois futurs. En s'accordant de manière répétée une « dernière » tranche de tarte au sirop d'érable, l'obèse menace clairement la santé de ses mois futurs. Et pourtant, ce sont là des comportements extrêmement courants. Ils sont sans doute bien moins rares que l'imprudence crasse qui consiste à faire simplement du tort à nos mois futurs, peut-être sans même en avoir conscience, et en tous cas sans arrière-pensée, sans conflit intérieur.

En bref, il semble que les trois propositions suivantes sont à fois plausibles et incompatibles :

- a) La procrastination est possible.
- b) Toute personne normale est dotée d'un *souci de soi*.
- c) La procrastination implique souvent une absence de *souci de soi*.

En d'autres termes, la question est de savoir comment la procrastination est possible si elle implique une prise de risque incompatible avec le *souci de soi* qui nous caractérise.

Pour répondre à cette question, il est nécessaire de préciser et d'évaluer chacune des trois propositions. Je suggérerai que c'est la seconde proposition qui pose problème. Comme je le montrerai, c'est là un résultat intéressant, qui a des implications importantes en ce qui concerne notre conception de l'identité personnelle. Mon plan est le suivant. Après avoir précisé ce qu'est la procrastination et distingué ses différentes formes, je me tournerai vers le *souci de soi*. Puis, je discuterai du rapport entre procrastination, prise de risque et *souci de soi*. La partie suivante examinera les implications de ce débat pour nos théories de l'identité personnelle. Il ressortira que les théories réductionnistes, selon lesquelles l'identité est une question de continuité psychologique, sont mieux placées qu'on pourrait le penser.

1) Qu'est-ce que la procrastination?

Comme l'étymologie le suggère, la procrastination semble impliquer un ajournement.⁵ C'est là une idée généralement admise.⁶ Toutefois, l'idée que procrastiner implique remettre à plus tard a été récemment critiquée. Sarah Stroud (2010) soutient en effet que la procrastination n'implique pas que l'agent repousse une action à plus tard. Plus précisément, il ne serait pas nécessaire que l'agent choisisse ou décide d'accomplir l'action plus tard, et une telle décision serait requise pour qu'on puisse parler d'ajournement. La raison invoquée par Stroud, c'est qu'à son avis, il n'est pas nécessaire d'avoir l'intention d'accomplir l'action en question pour qu'on puisse parler de procrastination. Or, avoir une telle intention serait nécessaire pour qu'on puisse parler de choix ou de décision de remettre quelque chose à plus tard.⁷ Ainsi, Amanda a le sentiment qu'elle devrait vraiment faire une demande de subvention cette année. Elle imprime les instructions, établit la liste des pièces qu'elle doit réunir (une description du projet de recherche, son CV, etc.), note la date limite, et rassemble ces documents dans nouveau dossier qu'elle pose bien en vue sur son bureau, au sommet de sa pile de choses à faire. Mais à chaque fois qu'elle contemple la possibilité de se mettre au travail, ses vieilles inquiétudes au sujet de la qualité de son projet de recherche l'assaillent. À chaque fois, elle trouve quelque raison pour ne pas commencer à préparer sa demande de subvention. Si bien que la date limite arrive sans qu'Amanda ait même commencé à rédiger sa demande de subvention. Selon Stroud, Amanda ne forme à aucun moment l'intention de rédiger la demande de subvention. Elle ne formerait donc pas non plus l'intention de la rédiger plus tard. C'est pourquoi elle ne remettrait pas cette action à plus tard. Dans les termes de Stroud :

Amanda a-t-elle jamais décidé de se porter candidate pour une bourse cette année? A-t-elle jamais formé ou adopté l'intention de le faire? Il me semble que non. Elle

⁵ Le terme dérive du latin, *pro* signifiant pour ou vers, et *crastinus* à venir, futur, de *cras*, demain. Ainsi, *procrastinatio* signifie ajournement, remise, délai (Cic. Phil. 6, 7); et *procrastino*, remettre une affaire au lendemain, remettre au lendemain (Cic. Verr. 1, 141 ; 5, 102) (Gaffiot 1934).

⁶ Voir Perry (2012), Silver & Sabini (1981), et aussi Steel (2007).

⁷ Pour fixer les esprits, on peut supposer avec Bratman que les intentions sont des sortes d'engagements (« *commitments* ») à l'égard d'actions futures, distincts des croyances et des désirs (1984).

a certainement jugé qu'elle devait préparer et soumettre une candidature: mais comme le soulignent Holton et McIntyre, cela ne revient pas à effectivement décider de le faire. Mais il semble aussi plausible de décrire ce cas comme une procrastination d'Amanda, tout au long de la période décrite, quant au fait de se mettre au travail pour constituer une demande de subvention. Pour autant que ces deux attributions sont plausibles, nous avons un cas de procrastination sans intention: une procrastination pour laquelle l'éligibilité est simplement générée par le jugement selon lequel il faudrait faire x , plutôt que par la formation d'une intention définie de faire x . C'est pourquoi je suis sceptique quant au fait d'inclure à la définition de la procrastination, soit que l'on doit *avoir l'intention* d'accomplir l'activité que l'on procrastine, soit que l'on doit *remettre à plus tard* cette activité par un choix ou une décision de la faire plus tard, plutôt que maintenant. (2009)

Il semble vrai qu'Amanda procrastine eu égard à sa demande de subvention. De plus, il semble aussi correct d'affirmer que la procrastination d'Amanda ne consiste pas à indûment réviser une intention préalable. Supposons qu'Amanda procrastine au temps t , mettons deux semaines avant la date limite. Il serait faux de dire qu'elle a au préalable formé l'intention d'accomplir l'action à $t-n$. C'est donc bien vrai que la procrastination se distingue de cette forme d'irrationalité pratique, considérée par certain comme la forme authentique de faiblesse de la volonté (Holton 1999; McIntyre 2006), qui consiste à indûment réviser une intention. Mais cela n'implique pas qu'au moment où il y a procrastination, Amanda forme l'intention de préparer sa demande de subvention plus tard. À défaut de cela, on ne pourrait pas vraiment parler de procrastination. On aurait affaire à la sorte de conflit entre motivation et jugement pratique qui est caractéristique de l'*akrasie*, mais qui ne suffit pas pour la procrastination. Amanda considère qu'elle devrait faire une demande de subvention, et elle doit donc, en principe, aussi penser qu'elle doit la préparer avant la date limite. Cela n'équivaut pas encore à avoir l'intention de la faire avant la date limite. Toutefois, sans ce genre

d'intention se projetant dans le futur, il manquerait le trait caractéristique de la procrastination. En effet, comme Stroud le souligne très justement, sans l'ajournement, la procrastination est un problème de planification:

« Fondamentalement, ce qui unifie toutes ces variétés [de procrastination] est, plutôt, que lorsque nous procrastinons, nous accomplissons mal quelque chose d'essentiel à l'agentivité étendue dans le temps: répartir des activités dans le temps » (2009)

On pourrait rétorquer qu'il suffit que l'agent se dise « pas maintenant » alors qu'il juge par ailleurs qu'il devrait faire x maintenant, pour qu'on puisse parler de problème de planification. Mais dans la mesure où l'agent en question se contente de dire « pas maintenant », il ne se projette pas encore dans le futur; il ne dit pas « plus tard ». Pour preuve, un être doté de conscience temporelle, mais dénué d'extension temporelle, pourrait aisément dire la première phrase, mais il ne pourrait affirmer « plus tard » sans mentir ou sans se tromper. Ainsi, si un tel être ponctuel ne peut pas procrastiner, c'est parce qu'il est difficile pour lui d'ajourner quoi que ce soit. Cela semble confirmer que la procrastination requiert un ajournement.

Admettons ainsi que procrastiner implique vraiment remettre à plus tard. Évidemment, remettre à plus tard n'équivaut pas encore à procrastiner. Un premier point qu'il convient de souligner, c'est que l'ajournement doit être libre. Si c'était sous la menace, un pistolet pointé sur sa tempe, qu'Oblomov décidait à contrecœur de rester au lit un peu plus longtemps, on ne pourrait guère parler de procrastination. Corrélativement, l'agent doit être libre, ou du moins il doit croire être libre, de pouvoir accomplir l'action qu'il remet à plus tard. Et il doit être capable, ou du moins croire être capable, d'accomplir cette action. S'il ne croyait pas être libre et capable d'accomplir cette action, il ne pourrait pas décider de la remettre à plus tard. Évidemment, celui qui procrastine finit parfois à se mettre dans l'impossibilité d'accomplir l'action ajournée. Mais si l'agent ajourne une action avec l'intention de se rendre incapable d'accomplir, on ne peut guère parler de procrastination. Il faudrait plutôt parler d'une tentative de ne pas accomplir une tâche. Le prétendu ajournement ne serait qu'une manœuvre dilatoire, en quelque sorte.

Quoiqu'il en soit, l'ajournement libre d'une action que l'on croit

être libre et capable d'accomplir n'est pas encore de la procrastination. Si Oblomov avait décidé de prendre son thé un peu plus tard parce qu'il voulait d'abord rédiger sa lettre, on ne dirait pas qu'il procrastine, tout au contraire. Il faut que l'ajournement soit, d'une manière ou d'une autre, *problématique* pour qu'il puisse y avoir procrastination.

Maury Silver et John Sabini (1981) soutiennent que la sorte de défaillance qui caractérise la procrastination n'est rien d'autre que l'irrationalité.⁸ L'irrationalité qu'ils ont en tête semble être de la même sorte qui est habituellement attribuée aux actions akratiques. Elle serait due au conflit entre ce que l'on fait et ce que l'on sait ou croit devoir faire. Voici comment Silver et Sabini formulent cette idée :

« remettre à plus tard n'est un cas de procrastination que lorsque cela est irrationnel, et l'irrationalité est causée par le fait de reconnaître (ou d'imaginer) ce que l'on devrait faire. » (1981, p. 211)⁹

Selon cette conception, Oblomov devrait savoir ou encore croire qu'il devrait prendre son thé avant de rédiger la lettre pour que remettre à plus tard son thé puisse compter comme de la procrastination. Il existe certainement des cas correspondant à cette description. Par analogie avec l'*akrasie lucide* (*clear-eyed akrasia*)¹⁰, on pourrait parler de « procrastination lucide ».

Toutefois, il y a aussi des cas dans lesquels l'agent change d'avis quand vient le temps d'agir. Supposons qu'avant de se coucher la veille, Oblomov ait jugé qu'il doit se lever à 7 heures du matin, et ait même pris la résolution de se lever à cette heure-là. Mais au matin, la douce chaleur de son lit lui fait changer d'avis. On peut décrire de tels cas comme impliquant une inversion de préférence. La veille, la préférence d'Oblomov était de se lever à 7 heures, alors que l'heure venue, il préfère rester au lit plus longtemps. Dans la mesure où ces cas ne s'expliquent que par l'inversion des préférences, ils se prêtent à une explication en termes d'escompte temporelle, une idée qui est souvent considérée comme un

⁸. Selon Stroud (2010), qui se réfère notamment à Scanlon (1998, pp. 25-30), l'accusation d'irrationalité est trop forte, de sorte qu'il vaudrait mieux parler de défaillance rationnelle.

⁹. La même idée est défendue par Chrisoula Andreou (2007).

¹⁰. Voir notamment Pears (1984) et Charlton (1988).

principe fondamental en économie (Loewenstein 1992; Ainslie 1992). Le point crucial est que la préférence accordée à une chose vue de loin peut aller en diminuant quand cette chose s'approche dans le temps, les préférences pouvant complètement s'inverser. Ainsi, la veille Oblomov préfère se lever à 7 heures plutôt que de se lever plus tard, mais au moment de se lever, il préfère se lever plus tard.

Le modèle de l'inversion des préférences explique bien certaines formes de procrastination. D'autres pourtant lui échappe. La raison à cela est qu'il n'est pas nécessaire que l'agent fasse un jugement, ait pris une résolution ou ait eu une préférence donnée pour qu'il y ait procrastination. Il peut être suffisant que l'agent remette à plus tard une tâche alors qu'il a plus de raisons d'accomplir cette tâche maintenant, quelque chose que cet agent aurait, en principe, pu savoir, s'il avait réfléchi un peu mieux.¹¹ Ainsi, il semble possible qu'Oblomov procrastine eu égard à la rédaction de la lettre même s'il ne juge pas qu'il devrait écrire cette lettre ce matin même. S'il réfléchissait, il réaliserait rapidement qu'il devrait écrire cette lettre au plus vite. Et cela semble suffisant pour qu'on puisse parler de procrastination. De la même manière, Oblomov pourrait procrastiner sans avoir eu auparavant la préférence d'écrire la lettre ce matin. A l'inverse du cas de figure précédent, il pourrait simplement juger qu'il doit écrire cette lettre ce matin tout en repoussant son écriture.

Ainsi, ce qui est problématique dans les ajournements qui constituent de la procrastination ne peut pas seulement venir d'un conflit entre le jugement pratique et la motivation. Si l'on retrouve ce genre de conflit dans les cas de procrastination lucide, d'autres cas sont caractérisés par un parallélisme entre jugement pratique et motivation. L'agent procrastine bien qu'il juge ne pas devoir accomplir l'action en question. La définition proposée par Chrisoula Andreou permet ces cas qu'on pourrait qualifier de « procrastination confuse », par contraste avec la procrastination lucide. Selon Andreou, la procrastination consiste en l'ajournement, parfois indéfini, ce qu'on devrait, selon ses fins et ses informations, avoir fait plus tôt.¹² Aussi longtemps que l'agent ne juge pas qu'étant donné ses fins et ses informations, il devrait accomplir une

¹¹. Les raisons en questions sont internes, dans le sens que l'agent pourrait y accéder en réfléchissant plus. Pour cette notion, voir Williams (1976).

¹². Andreou (2007, p. 183).

action donnée à un moment donné plutôt que plus tard, ce genre de procrastination ne peut pas être qualifiée de lucide.

La difficulté que pose la définition proposée par Andreou, c'est qu'elle exclut les cas dans lesquels les fins et les informations de l'agent, ou plus simplement ses raisons, militent en faveur de l'ajournement, alors que l'agent juge de manière erronée que l'action doit être accomplie à tel et tel moment. Un tel cas s'apparente aux cas de l'*akrasie* raisonnable, qui sont caractérisés par le fait que contrairement au meilleur jugement, l'action correspond aux raisons d'agir de l'agent.¹³ En modifiant quelque peu notre exemple, on peut imaginer un cas dans lequel Oblomov a, tout bien considéré, plus de raison de ne pas se lever. En effet, on peut supposer qu'en fait, il a besoin de plus de sommeil et serait de toute façon trop fatigué pour écrire sa lettre. Il pourrait néanmoins juger qu'il doit se lever immédiatement. Dans un tel cas, remettre cette action à plus tard constituerait un cas de procrastination. Mais étant donné que ses raisons pèsent dans l'ensemble en faveur de l'ajournement, procrastiner peut être considéré comme raisonnable. Cela ne veut pas dire qu'il n'y a pas pour autant de défaillance de la rationalité dans ce genre de cas. D'abord, le jugement pratique d'Oblomov est irrationnel, car ce jugement ne tient pas bien compte des raisons d'agir de l'agent. De plus, le conflit entre le jugement pratique et la décision est lui aussi révélateur d'une défaillance de la rationalité. Toutefois, comme dans les cas d'*akrasie* dans lesquels le meilleur jugement de l'agent ne correspond pas à ses raisons d'agir, procrastiner peut être, en un sens, moins déraisonnable qu'agir sans délai.

Un dernier point qu'il convient de souligner, c'est que selon le genre d'action impliquée, deux cas de figure peuvent être distingués. Dans certains cas, l'action qui est reportée est une action « ponctuelle », comme rédiger une lettre ou encore se marier. La procrastination concerne souvent des actions qu'on peut appeler par opposition « étendues », comme faire du sport, suivre un régime ou fumer. Pour un fumeur, fumer une cigarette est un des nombreux éléments qui constituent l'action étendue de fumer. Ainsi, pour cesser complètement de fumer, il faut ne pas fumer cette cigarette-là et toutes les cigarettes qu'on aurait fumées. D'où la difficulté à arrêter de fumer. Celui qui décide d'arrêter de fumer peut aisément ajourner sa décision en fumant à chaque fois encore une

¹³. Voir McIntyre (1993), et aussi Audi (1990) et Arpaly (2000).

« dernière cigarette ». Notons aussi que pour des actions complexes, qui impliquent différentes phases, un agent peut procrastiner eu égard une partie de l'action. Souvent, il s'agit d'ailleurs de la dernière partie. Ce que le procrastinateur ajourne, c'est l'accomplissement de la tâche. Par exemple, Oblomov aurait pu commencer sa lettre, mais ne jamais écrire le dernier paragraphe, ou encore ne jamais l'envoyer – c'est d'ailleurs ce qu'il fait pour une autre lettre urgente, adressée à son logeur.

Pour tenir compte de toute la variété des cas de procrastination, il nous faut une définition plus libérale que celle que l'on trouve habituellement dans la littérature. Voici ce que je propose :

- (P) Un agent S procrastine eu égard à l'action ou la partie d'action A ssi
- a) S est ou croit être libre et capable d'accomplir A aux temps t et $t+n$, et
 - b) les raisons de S exigent ou sont crues par S exiger l'accomplissement d'A au plus tard à t , mais
 - c) au temps t , S décide librement de faire A à $t+n$.

On s'étonnera peut-être de la tentative de donner une définition stricte de la procrastination. Le concept de procrastination admet-il vraiment une analyse en bonne et due forme ? N'est-ce pas plutôt un phénomène qu'il convient de cerner à l'aide de prototypes ? Cette hypothèse expliquerait bien pourquoi on trouve différentes définitions dans la littérature psychologique et philosophique : chacun tenterait de saisir les cas qui lui paraissent prototypiques. Il est certainement vraisemblable que le concept ordinaire de procrastination soit plus flou que ce que la définition proposée suggère. Si cela était le cas, cela ne changerait pas grand-chose, toutefois. Il faudrait simplement reconnaître que la définition que je propose ne cherche pas seulement à recouvrir le concept ordinaire de procrastination : elle contiendrait une part de reconstruction conceptuelle. À ma décharge, j'ajouterai que la plupart des théoriciens qui s'intéressent à la procrastination ont avancé des définitions strictes, ne serait-ce que pour rendre le concept théoriquement opérationnel.¹⁴ De plus, un des avantages de la définition que je propose, c'est que contrairement à ses rivales, elle rend compte de la variété des formes de procrastination.

Bien que cela n'apparaisse pas explicitement, tous les cas qui

¹⁴. Voir Steel (2007).

satisfont la définition proposée impliquent l'une ou l'autre forme d'irrationalité. Soit il y a un conflit entre la motivation et l'action, d'une part, et le jugement pratique de l'agent, d'autre part – Oblomov juge qu'il devrait se lever maintenant, mais remet cela à plus tard – soit l'action ne reflète pas les raisons d'agir de l'agent – Oblomov devrait se lever maintenant, mais remet ça à plus tard – soit il y a un conflit entre le jugement pratique et la motivation, mais par contre l'action reflète les raisons d'agir – Oblomov juge qu'il devrait se lever maintenant mais remet ça à plus tard, alors que remettre à plus tard correspond à ce qu'il devrait faire.

La question est de savoir si la procrastination implique une dissociation entre nous et nos mois futurs. Commençons par examiner le souci de soi.

2) *Le souci de soi*

Nous supposons d'une manière générale que quelle que soit exactement notre nature, nous persistons dans le temps. Quand nous faisons des projets, comme quand nous planifions des vacances, quand nous signons un contrat ou que nous faisons une promesse, nous, et cela est aussi vrai de notre entourage, tenons pour acquis que nous maintenant sommes les mêmes, du point de vue numérique, que *nous dans le passé* et *nous dans le futur*. De plus, chacun de nous semble avoir un souci spécial pour ce qu'il considère son propre futur, souci qui semble concerner seulement sa propre personne.¹⁵ Il semble que nous sommes concernés d'une manière spéciale par le sort de ces personnes futures qu'on peut nommer nos « mois futurs ». Comme John Perry l'a noté (1976, p. 66), si je me fais dire que quelqu'un va se faire renverser par un camion demain, je ressentirai sans doute de la tristesse ou de la pitié et je songerai à la fragilité de l'existence humaine. Mais si j'apprends que je suis celle qui se fera renverser par un camion, je ressentirai une toute autre gamme d'émotion. Je vais être prise de peur, voire de panique. L'idée que c'est moi, et non pas autrui, que la mort attend semble avoir un impact radicalement différent sur mes réactions émotionnelles.

¹⁵. Je précise que le souci de soi qui m'intéresse ici n'a que peu à voir avec la notion foucauldienne de souci de soi, qui s'exprime notamment dans la volonté de contrôler son corps, tel qu'il se manifeste dans l'hygiène ou encore dans les interdits sexuels, mais qui semble aussi relié à la connaissance de soi-même (Foucault, 1984).

Ce n'est pas seulement l'intensité des réactions émotionnelles qui caractérise ce souci de soi. Le point central est que ce souci semble bien ne viser que nous-mêmes. Ainsi, il ne suffit pas qu'une personne soit *qualitativement* identique à moi-même pour que je m'en soucie. Si on me disait qu'un clone parfait de moi-même était sur le point de se faire torturer, je serais sans doute concernée par son sort et j'aurais peut-être même peur pour lui.¹⁶ Mais mon attitude se distinguerait certainement de ce que je ressentirais si on me disait que c'est moi qui subira la torture. La différence, semble-t-il, c'est que c'est seulement dans le second cas que je peux anticiper la douleur.

Le souci de soi dont il est question ici implique une disposition émotionnelle complexe. Il s'agit de la disposition à ressentir une gamme d'émotion en fonction de comment les choses se passent pour nos mois futurs. Celui qui se soucie de lui-même ressent de la peur s'il pense que ses mois futurs sont menacés, de la joie dans le cas contraire, de l'espoir s'il juge qu'une situation précaire a de bonnes chances de s'améliorer, etc.¹⁷ En somme, il s'agit d'une sorte d'attachement émotionnel. Nous sommes en général attachés à différentes personnes – nos proches, nos amis, etc.¹⁸ Quand une mère se fait dire que son enfant va se faire renverser par un camion, il est probable qu'elle ressentira non pas une vague pitié, mais de la peur ou de la panique. Toutefois, dans la mesure où elle n'anticipe pas ressentir elle-même la douleur de son enfant, l'émotion qu'elle ressentira est de la peur pour son enfant. Cette peur pour autrui sera certainement mélangée avec la peur de perdre un être cher, mais cela ne change rien au fait que le souci exprimé par la peur pour l'enfant n'est pas un souci de soi.

On peut penser que cette sorte de souci spécial que nous ressentons pour nous-mêmes est un trait naturel, que nous partageons avec la plupart des autres êtres vivants, et qui résulte de la sélection naturelle. Dans les mots de Derek Parfit : « Des animaux dénués d'un tel intérêt seraient plus susceptibles de mourir avant de transmettre leurs gènes. » (1984, p. 308)¹⁹ Il est certainement vrai que le souci de soi nous aide au moins parfois à nous tirer d'affaire, ce qui contribue en principe à

¹⁶. Pour cet exemple, voir David Shoemaker (2009, p. 4).

¹⁷. Voir David Shoemaker (2003) pour cette notion, ainsi que Nussbaum (2001).

¹⁸. Selon Jennifer Whiting (1986, p. 557) les relations entres proches, parents ou amis sont caractérisées par le même genre d'attitude que le souci de soi.

¹⁹. Pour l'affirmation qu'il s'agit d'une propension naturelle, voir McDowell (1997, p. 246) et Johnston (1997, pp. 158-59).

la propagation de nos gènes. Et il est vraisemblable que ce même souci de soi a contribué à nous tirer d'affaire dans les périodes déterminantes pour la sélection naturelle. Toutefois, il faut noter qu'un être qui se sacrifie pour ses descendants peut être encore plus efficace en ce qui concerne la propagation de ses gènes. De plus, on peut se demander si le souci pour notre moi présent n'est pas plus fermement inscrit dans nos gènes que le souci pour ce même moi dans quelques dizaines d'années.

La question qu'il s'agit d'examiner est celle de savoir s'il est vrai que toute personne normale est dotée d'un tel souci de soi. La notion de normalité, ou du moins celle qui ne se contente pas d'être statistique, n'étant pas des plus simples, cette thèse est difficile à évaluer.

Commençons par une thèse plus ferme, celle selon laquelle toute personne a nécessairement un souci spécial de son moi présent. Contrairement à l'affirmation que nous avons, nécessairement ou au moins toujours, un souci spécial pour nos mois futurs, il s'agit là d'une thèse qui jouit d'une certaine plausibilité. En effet, il semble inconcevable que nous puissions être indifférents à l'égard de nos peines et plaisirs actuels, de sorte qu'un souci pour notre moi présent semble clairement nécessaire (voir Sydney Shoemaker 1969, p. 121; Kind 2004 p. 547).

On objectera que certaines substances, ainsi que certaines formes de lobotomie, ont pour effet que les patients affirment avoir des douleurs sans pour autant être préoccupés par elles (Dennett 1978). La question est de savoir si ces patients ont raison de dire qu'ils ressentent de la douleur. Il se pourrait bien que ce que ces patients qualifient de 'douleur' n'est qu'en fait une sensation phénoménologiquement proche, mais distincte. Si ça faisait vraiment mal de se brûler le doigt sur une bougie, on peut penser que ces personnes s'en préoccuperaient et chercheraient à éloigner le doigt de la flamme. C'est évidemment une question délicate de savoir ce qui est nécessaire pour qu'on puisse parler de douleur. Quoi qu'il en soit, il est clair que les personnes en question ne sont pas dans un état normal.

C'est pour cela que la thèse minimale qui se dégage est que les êtres humains normaux se soucient (peut-être nécessairement) de leurs plaisirs et douleurs actuels, ou plus généralement de ce qui leur arrive maintenant, dans la mesure où ces choses ont un impact sur leurs états hédoniques actuels. Mais évidemment, cela n'implique pas grand-chose concernant le souci pour nos mois futurs. Nul doute qu'il est

conceptuellement possible de ne pas se soucier des plaisirs et des peines de nos mois futurs, sans parler de leurs intérêts et projets plus vastes.

Une considération qu'on pourrait peut-être avancer en faveur de la thèse selon laquelle les êtres humains normaux ont un souci spécial pour leurs mois futurs, c'est que l'absence d'un tel souci peut être considérée comme une pathologie. Ainsi, Fabio Sani écrit :

« L'absence, ou un sens particulièrement amoindri de la contunuité de soi, est considéré comme l'un des désordres les plus typiques du soi [...]. Certains individus souffrant de schizophrénie, d'états organiques ou de névroses et de dépressions peuvent ressentir cette affection. » (2008, p. 3)

Sani mentionne le cas d'un patient qui considère son moi passé comme un nain à l'intérieur de lui-même.²⁰ Il n'est pas trop difficile de construire un cas analogue qui soit orienté vers le futur. On peut imaginer le cas du lecteur de Kafka qui pense qu'il se transformera en un insecte monstrueux, dont les projets maléfiques doivent être contrecarrés. C'est pourquoi on pourrait suggérer que c'est seulement dans les cas pathologiques qu'il y a absence d'identification émotionnelle avec nos mois futurs.

Comme nous le verrons, c'est bien là ce qui semble présupposé dans les débats au sujet de l'identité personnelle. La question est de savoir si cette hypothèse est défendable. Comme nous allons le voir, l'absence de souci pour nos mois futurs n'est pas nécessairement pathologique. À vrai dire, cette absence semble aussi courante que la procrastination.

3) Imprudence et procrastination

Silver et Sabini décrivent la procrastination de manière assez parlante quand ils affirment que celui qui s'y adonne lance un « *assaut contre lui-même* ».²¹ La question qui se pose est de savoir si la procrastination implique toujours ce genre d'assaut contre soi-même. De plus, il nous faut voir si un tel assaut implique un manque de souci pour nos mois futurs. Celui qui s'inflige volontairement une peine ou un fardeau ne manque pas nécessairement de souci de soi. À titre d'exemple,

²⁰. Voir Jaspers (1997), rapporté dans Sani (2008, p. 3).

²¹. Dans leurs termes: « *an assault on the self, one the actor appreciates.* » (1981, p. 208).

on peut considérer le cas d'Ulysse (Ainslie 2001, p. 40). C'est clairement parce qu'il se soucie de son moi futur et veut le protéger contre lui-même contre les Sirènes qu'Ulysse s'arrange pour que les désirs de son moi futur ne soient pas satisfaits en se faisant attacher au mât de son bateau.

Quant à lui, Piers Steel admet que le terme « procrastination » est parfois utilisé de manière positive, mais il soutient sur la base d'un bref historique du terme que la forme négative est première. Le problème, c'est que Steel ne distingue pas entre différentes sortes de défaillance. Selon lui, celui qui procrastine remet quelque chose à plus tard alors qu'il s'attend à se retrouver en moins bonne posture de ce fait (2007, p. 66). Comme nous l'avons vu, il est plausible que toute forme de procrastination implique une forme ou l'autre d'irrationalité. Toutefois, il existe des cas dans lesquels l'agent ne s'attend pas à une diminution de son bien-être.

Considérons tout d'abord les cas de procrastination immorale, c'est-à-dire des cas dans lesquels la procrastination produit des torts, mais ces torts sont infligés à autrui. Par exemple, Oscar peut remettre à plus tard l'envoi d'une lettre dans laquelle il avoue avoir commis un crime, et qui permettrait d'innocenter une personne faussement accusée. Toutes sortes de défaut sont susceptibles d'affliger Oscar, mais il n'est pas nécessaire de supposer qu'il souffre d'un manque de souci pour ses mois futurs. Au contraire, c'est certainement parce qu'il craint les conséquences pénibles de son aveu qu'il procrastine. C'est un souci de soi peut-être exagéré qui l'empêche de faire ce qu'il juge devoir faire.

La procrastination peut toutefois aussi être moralement admirable. Supposons qu'Otto, un fervent adepte du nazisme, pense qu'il devrait dénoncer ses voisins juifs, mais qu'à chaque fois qu'il en a l'occasion, il remet la chose à plus tard. Comme dans les cas d'*akrasie* raisonnable, ce genre de procrastination peut avoir des conséquences bénéfiques et être moralement admirable. Évidemment, ce serait faux de penser que cela doit être par prudence qu'Otto ajourne la dénonciation. Au moins deux cas de figures sont possibles : on peut supposer qu'Otto pense avoir tout intérêt à repousser la dénonciation – ses voisins pourraient le récompenser – tout comme on peut penser que c'est imprudent de le faire.

La procrastination peut aussi manifester de la prudence. Prenons le cas du héros finlandais d'Arto Paasilinna, Onni, qui nourrit des envies

de suicide, mais qui à chaque fois qu'il s'apprête à mettre fin à ses jours trouve quelque prétexte pour repousser le moment fatidique.²² Il est à nouveau possible d'admettre qu'il s'agit d'un cas de procrastination lucide : ce serait contre son meilleur jugement qu'Onni remettrait l'acte fatidique à plus tard. Mais évidemment, il faut convenir que l'ajournement favorise les mois futurs d'Onni.²³

Toutefois, beaucoup de cas de procrastination impliquent un manque de souci à l'égard des mois futurs. L'ajournement implique un coût futur non compensé et souvent consciemment assumé.²⁴ Les premiers cas qui viendront à l'esprit sont ceux qui impliquent des actions que j'ai qualifiées d'étendues. On peut penser aux exemples familiers des fumeurs, qui remettent toujours et encore la « dernière cigarette » à plus tard. Comme Chrisoula Andreou l'affirme, on peut considérer que ces cas impliquent un problème de « resquilleur inter-temporel ». ²⁵ Le moi présent ne fait pas sa part dans la production du « bien collectif », comme la santé, dont l'ensemble des mois espère profiter.

Selon Andreou, ce genre de cas n'implique pas toujours une absence d'identification avec les mois futurs. La raison à cela, selon elle, c'est que le coût de l'ajournement est souvent minimal. Le coût qui résulte d'une cigarette de plus, par exemple, est si petit qu'il est raisonnable de le considérer comme négligeable. C'est pourquoi Andreou écrit :

« Elle est confrontée au problème du resquilleur intra-temporel, même si elle se soucie de son futur soi et s'y identifie [...] En effet, elle peut correctement voir sa décision du moment, quant à continuer ou reporter une tâche, comme négligeable par rapport à ses objectifs à long terme et son bien-être futur. »²⁶

Est-il vrai que de tels cas de procrastination n'impliquent pas d'absence de souci de soi ? Il faut d'abord convenir que même si le tort peut être minime, il n'est pas entièrement absent. De plus, ce qu'il faut souligner,

²². Voir *Petits Suicides entre Amis*, 2003.

²³. Comme John Perry (2012) le souligne, procrastiner eu égard à certaines tâches permet souvent d'accomplir toutes sortes d'autres choses utiles.

²⁴. Parfois, ce qui pousse à la procrastination, c'est une angoisse orientée vers le futur. On craint un échec, par exemple. Dans de tels cas, il y a bel et bien souci à l'égard des mois futurs. Merci à Pat Greenspan pour ce point.

²⁵. (2009). Comme on ne peut pas s'attendre à ce que les mois futurs peuvent faire quoi que ce soit au moment présent, l'analogie est imparfaite. Merci à Sarah Stroud pour ce point.

²⁶. (2010).

c'est qu'en général il y a répétition – les soi-disant « dernières cigarettes » s'entassent dans le cendrier. Ainsi, le coût imposé aux mois futurs devient vite considérable. En négligeant des coûts même minimes, l'agent finit par nuire sérieusement à ses mois futurs. Il semble donc bien qu'un tel agent manifeste un manque de souci de soi.

Comme nous l'avons vu, la procrastination peut impliquer des actions qualifiées de ponctuelles. Dans certains cas, évidemment, le coût imposé aux mois futurs peut être de moindre importance. Mais il peut très bien être considérable. Oblomov, par exemple, impose un fardeau très important à ses mois futurs. Et comme Oblomov lui-même ne pourrait le nier, ce fardeau est loin d'être compensé par le plaisir qu'il s'octroie, comme le plaisir de dormir et de rêvasser. De tels cas manifestent eux aussi un manque patent de souci de soi.

J'aimerais terminer avec un dernier cas de figure, qui me paraît particulièrement éloquent. Il s'agit de cas dans lesquels procrastiner n'a pas pour conséquence que des choses indésirables se produisent ; ce qui se produit, c'est que le moi futur se retrouve à accomplir les tâches ajournées. Voici un exemple. Quand Odette procrastine eu égard à la vaisselle qui s'empile dans son évier, elle a pleinement conscience du fait que la vaisselle doit être faite à un moment donné – personne d'autre ne la fera et elle n'a pas l'argent pour s'en racheter – et elle sait aussi que quand elle s'y mettra finalement, il sera bien plus pénible de laver une immense pile de vaisselle encrassée que de s'en occuper immédiatement. Quand il est possible de le faire, on est souvent tenté de se décharger de ce genre de tâche sur autrui. Structurellement, ce qui se passe dans le cas intersubjectif ressemble à ce qui se passe au niveau intra-subjectif. Odette cherche à se débarrasser de la vaisselle sur ses mois futurs. C'est pourquoi il semble particulièrement clair que ce genre de procrastination implique une absence de souci de soi. Les mois futurs sont, en quelque sorte, traités comme des étrangers.

Selon les fardeaux imposés, les différents cas de procrastination, qu'on pourrait qualifier d'imprudente, peuvent se comparer à ce que Parfit appelait une « *grande et délibérée imprudence* ». Voici comment Parfit décrivait de tels cas :

« Au nom des petits plaisirs de ma jeunesse, je cause le fait qu'il sera vrai que je souffrirai grandement dans mes vieux jours. Par exemple, je peux commencer à fumer

quand je suis encore un jeune homme. Je sais que je suis susceptible de m'imposer une mort prématurée et douloureuse. Je sais que je fais ce qui est probablement le pire pour moi. » (1984, p. 317)

Dans de tels cas, l'agent semble clairement ne pas être autant concerné par ses mois futurs que par son moi présent. Un tel agent ne satisfait pas ce que Parfit considère comme central à la théorie de l'intérêt personnel²⁷, selon lequel une personne rationnelle devrait être concernée également par chaque partie de son futur.²⁸ En fait, il semble que le jeune fumeur n'est pas seulement inégalement concerné par le sort de ses mois futurs ; il semble ne pas vraiment être concerné du tout par leur sort.

En résumé, ce qui semble expliquer ce genre de procrastination imprudente, dans laquelle un coût non négligeable est imposé aux mois futurs, c'est un manque de souci pour les mois futurs. Les mois futurs sont considérés comme des étrangers, auxquels on peut imposer un fardeau non compensé et parfois important.²⁹ On pourrait donc suggérer que si l'agent réalisait vraiment que c'est à lui-même qu'il impose le coût de mourir lentement en souffrant atrocement, par exemple, il réagirait de la même manière que si quelqu'un lui annonçait qu'il va mourir tout de suite en souffrant atrocement.

Le manque de souci pour les mois futurs est particulièrement évident dans les cas de procrastination lucide, l'agent sachant, ou du moins croyant savoir qu'il ne devrait pas procrastiner. Mais même dans les cas que j'ai qualifiés de procrastination confuse, il semble que ce qui explique au mieux l'ajournement consiste en un manque de souci de soi. Même si le procrastinateur n'effectue aucun jugement pratique, il semble en général suffire que ses raisons exigent qu'une action soit accomplie maintenant, pour qu'on puisse dire que l'ajournement manifeste un manque de souci de soi. En effet, si l'agent s'était réellement soucie de soi, il aurait fait l'effort de prendre conscience de ce qui est nécessaire pour le bien-être de ses mois futurs.

On peut objecter que si le procrastinateur lucide juge qu'il doit accomplir une action à un certain moment, il doit être vrai qu'il s'identifie

²⁷. Parfit nomme cela *Classical Prudence* dans son article de 1982, "Personal Identity and Rationality," et *Self-Interest Theory* dans *Reasons and Persons* (1984).

²⁸. Parfit (1982, p. 231). Notons que Parfit rejette cette exigence.

²⁹. Ce qui peut compenser le fardeau n'est pas nécessairement un avantage pour la personne elle-même. Merci à David Shoemaker pour ce point.

avec ses mois futurs. C'est certainement parce qu'il croit que son moi présent est identique avec ses mois futurs qu'il pense qu'il doit accomplir cette action maintenant. Supposons que cela soit correct. Il restera vrai, pourtant, que si l'agent décide d'ajourner la tâche, il sera non seulement incontestable que son jugement n'aura pas eu l'influence escomptée sur ses motivations, mais aussi que cette décision manifeste un manque de souci de soi. Ainsi, malgré sa croyance que c'est bien lui qui subira les conséquences de sa procrastination, le procrastinateur ne semble pas se soucier de ses mois futurs. En d'autres termes, il n'accorde pas vraiment d'importance à leur sort. Ainsi, l'identification, au sens de croyance que l'on est numériquement identique avec ses mois futurs, ne s'accompagne pas nécessairement d'une identification émotionnelle, d'un souci pour les mois futurs.

D'autres objections sont imaginables. En effet, rien n'interdit de proposer d'autres explications de la procrastination. Il se pourrait que le procrastinateur ait un souci égal pour son moi présent et ses mois futurs, mais qu'il attribue une utilité attendue moindre à ses options plus ces dernières sont éloignées dans le temps. La question qui se pose est de savoir pourquoi cela serait le cas. Une réponse qui paraît raisonnable invoque l'incertitude grandissante attachée aux événements futurs. Pourquoi se soucier de ce qui se passera dans 30 ans, puisqu'on ne peut pas vraiment savoir ce qui se passera à ce moment ? Une difficulté que rencontre la suggestion que la procrastination s'explique par le manque de certitude concernant le futur, c'est que cela impliquerait que le procrastinateur est parfaitement raisonnable; il ne fait que tenir compte des différences d'utilité attendue. Or, dans les cas qui nous intéressent, le procrastinateur se nuit parfois réellement, et le fait souvent tout en ayant conscience, c'est-à-dire alors que ses croyances concernant l'utilité attendue le font conclure qu'il devrait agir maintenant. De plus, si on considère des cas qui n'impliquent que peu de distance temporelle, il est peu plausible de faire appel à une diminution de l'utilité attendue qui serait fondée sur le manque de certitude concernant le futur. Il faudrait dire qu'Odette accorde une plus grande désutilité à faire la vaisselle maintenant qu'à la faire demain, et que cette différence se fonde sur son manque de certitude quant à ce qui va lui arriver – aura-t-elle encore besoin de vaisselle, sera-t-elle encore en vie ou bien est-ce qu'un tsunami aura tout emporté ? Il n'est pas impossible qu'Odette entretienne de telles

idées. Mais on peut tout aussi bien imaginer qu'aucune de ces considérations ne lui traverse l'esprit. Odette peut très bien être convaincue qu'elle sera bel et bien en vie demain et encore pour un certain temps, et qu'elle aura bel et bien besoin de vaisselle à l'avenir.³⁰

Plutôt que de manquer totalement de souci pour ses mois futurs, il se peut aussi que le procrastinateur soit doté d'un souci dont les manifestations se trouvent contrecarrées par d'autres préoccupations, comme par exemple un souci prépondérant pour son moi présent.³¹ C'est là un cas de figure parfaitement possible. La situation serait comparable à celle de la personne qui se préoccupe des autres tout en ayant un souci de soi prépondérant. Au mieux, ce que montreraient les cas de procrastinations, c'est que le souci pour les mois futurs est plus faible que le souci pour le moi présent. La question qui se pose est de savoir si l'imposition régulière de fardeaux souvent importants à quelqu'un est compatible avec un réel souci pour cette personne. Dans beaucoup de cas, la réponse sera négative. C'est pourquoi il n'est pas interdit de penser que si les mois futurs se trouvent systématiquement sacrifiés pour le moi présent, on ne peut pas vraiment parler de souci pour ces mois futurs. Ce que cela suggère, c'est que pour qu'on puisse parler de souci pour les mois futurs, il faut que ce souci puisse parfois l'emporter sur le souci pour le moi présent, et peut-être aussi qu'un certain seuil d'intensité soit atteint.

Quoiqu'il en soit, il n'existe sans doute pas d'arguments décisifs permettant d'exclure l'affirmation que la procrastination implique simplement un affaiblissement du souci de soi. Malgré cela, il est vraisemblable que dans la vaste majorité des cas de procrastination imprudente, on trouve une absence de souci pour les mois futurs. Le procrastinateur imposerait un fardeau non compensé à ses mois futurs. C'est pourquoi de tels procrastinateurs semblent dénués du souci spécial de soi que les philosophes nous attribuent universellement. La procrastination imprudente est extrêmement répandue.³² On peut donc

³⁰. On pourrait objecter que le taux d'escompte est une donnée fondamentale qui ne s'explique pas. Toutefois, admettre cela n'interdit en rien de penser qu'un taux d'escompte positif est en fait l'expression d'une diminution du souci de soi en fonction de la distance temporelle. Dès lors, une explication en termes de taux d'escompte ne rivaliserait pas avec une explication faisant appel au souci de soi. Merci à Philippe Mongin pour avoir soulevé ce point.

³¹. Merci à Sergio Tenenbaum pour cette question.

³². 80 à 95% des étudiants en souffriraient, et elle occuperait un tiers de leurs journées de travail (Steel 2007).

inférer que le manque de souci pour les mois futurs est répandu. Qui plus est, il semble bien que des personnes tout à fait normales procrastinent. Même si parfois, la procrastination peut sembler pathologique, elle ne l'est certainement pas toujours.³³ Contrairement à ce qu'affirme la seconde proposition de notre trilemme, ce serait une erreur de penser que nous avons normalement un souci de nous-mêmes. Souvent, notre souci pour nos mois futurs est soit défaillant, soit carrément absent.

Qu'est-ce que cette absence ou cette diminution du souci de soi implique au sujet de notre conception de nous-mêmes à travers le temps ? Cette question s'articule différemment selon que l'on considère l'absence du souci de soi ou sa simple diminution. Dans ce qui suit, je me concentrerai sur la question de l'absence totale de ce souci.³⁴

4) Identité personnelle et souci de soi

L'idée que nous avons un souci spécial pour ce que nous considérons nos mois futurs a joué et joue toujours un rôle important dans les débats au sujet de l'identité personnelle. En effet, on a reproché aux théories psychologiques de l'identité personnelle qu'elles sont en tension avec le fait supposé que nous avons un tel souci de nous-mêmes.

Voici comment s'articule la version la plus connue des théories psychologiques, celle de Parfit :

(CP) X à t1 est la même personne que Y à t2 si et seulement si X est, de manière unique, psychologiquement continu avec Y, où la continuité psychologique consiste en des chaînes se recoupant mutuellement de connectivité psychologique forte, qui est elle-même définie comme étant constituée d'un nombre signifiant de connexions psychologiques directes.³⁵

Ainsi, ce qui est requis, c'est l'existence de connexions psychologiques particulières, comme quand je me souviens d'avoir gravi le Gran Paradiso,

³³. La procrastination n'est pas mentionnée dans le DSM-IV, par exemple. Selon Steel (2007), par contre, la procrastination est corrélée entre autres avec le trait qu'il nomme « *neuroticism* », un trait de caractère proche de l'anxiété.

³⁴. Notons que dans l'hypothèse d'une diminution de ce souci, il faudrait conclure un peu de la même manière : les théories dites psychologiques se verraient renforcées, car elles sont à même de bien expliquer pourquoi mon souci pour la personne que je serai va en diminuant.

³⁵. Voir Parfit (1984, p. 207). Voir aussi David Shoemaker (2008).

ou que j'agis maintenant en fonction de ma décision de Nouvel An de jouer plus souvent de la clarinette. Comme je peux avoir oublié certaines choses dont je me souvenais auparavant, ce qui est nécessaire, ce sont des recoupements de telles connexions. De plus, la force de la connexion psychologique est une question de quantité. Il faut que X et Y ait un nombre significatif de connexions psychologiques, pas juste un ou deux souvenirs des états de X, par exemple. Le critère psychologique de Parfit exige aussi l'absence de bifurcation (« *branching* »). Cela veut dire que sont exclus les cas dans lesquels X a une psychologie qui est continue avec plus de deux mois futurs allégués. Y doit être le seul à être continu avec X.

En deux mots, l'objection aux théories comme celle de Parfit liée à la notion de souci de soi se base sur l'affirmation que de telles théories ne parviennent pas à expliquer le souci que nous portons à nos mois futurs.³⁶ Ce serait seulement si on postule l'existence d'une entité, comme un *ego* cartésien, à laquelle on pourrait attribuer les expériences passées, présentes et future que ce souci pourrait être expliqué. Mais en l'absence d'un tel *ego* qui puisse traverser le temps, on ne devrait pas s'attendre à ce que nous nourrissons un souci spécial pour quiconque dans le futur. Pourquoi se soucier d'une personne dont le seul lien avec moi est que sa psychologie est en continuité avec la mienne ?³⁷ Mes sentiments pour une telle personne devraient en principe être du même ordre que ceux que j'entretiens pour n'importe qui. Toutefois, et c'est là le point central, comme nous avons un tel souci spécial à l'égard de certaines personnes futures, il faut conclure que le présupposé selon lequel l'identité personnelle n'est qu'une question de continuité psychologique est erroné.

De plus, et cela nous mène à un argument quelque peu différent, il semblerait que s'il n'y avait pas un *ego* qui puisse traverser le temps, aucun souci spécial de ce genre ne serait justifié ou encore rationnellement exigé. Le problème, selon cette objection, c'est qu'il est naturel de penser que nous avons des raisons d'avoir un tel souci pour nos mois futurs. La prudence semble effectivement affirmer que nous avons

³⁶. Cet argument remonte aux objections faites à la théorie de Locke. Voir Perry (1976), et aussi Butler (1936) et Sidgwick (1907, p. 419).

³⁷. Pour s'en convaincre, on peut penser à une des expériences de pensée proposées par Bernard Williams (1970). On vous dit qu'on va prendre le contenu de vos états mentaux et les charger dans le cerveau de quelqu'un d'autre, tandis que votre psychologie sera remplacée par celle de cette autre personne. Puis, on vous dit que cette autre personne, qui aura vos souvenirs et vos projets, etc., sera torturée, tandis que vous recevrez de l'argent.

l'exigence rationnelle de nous soucier de nos mois futurs, voire même de nous soucier autant de nos mois futurs que de notre moi actuel. C'est là en tous cas ce que pensait Henry Sidgwick :

« Ce que je ressens à un an de distance devrait m'être aussi important que ce que je ressens à la prochaine minute, si seulement je pouvais le prévoir avec autant de certitude. Et cet intérêt égal pour toutes les parties de sa vie consciente est probablement l'élément le plus proéminent dans la notion commune de poursuite *rationnelle* du plaisir - par opposition à sa poursuite *impulsive*. »³⁸

Une objection importante faite aux théories psychologiques, qui remonte à la « Thèse Extrême » de Parfit (1984, p. 307-312)³⁹, c'est que selon ces théories, un moi actuel n'a pas de raison de se soucier de ses mois futurs, ou du moins qu'il n'a pas plus de raison de s'en soucier qu'il en a de se soucier de parfaits étrangers.⁴⁰

La question de savoir si cette seconde objection est probante a été abondamment discutée. Certains, comme John Perry, ont soutenu que les théories psychologiques peuvent rendre compte des raisons d'avoir un souci spécial pour nos mois futurs même si l'on suppose seulement que ces derniers sont nos descendants psychologiques. Après tout, nos mois futurs sont les plus susceptibles de poursuivre les projets qui nous tiennent à cœur.⁴¹ D'autres, comme Parfit lui-même, pensent qu'il faut simplement accepter les conséquences de sa théorie, quelles que soient leur plausibilité initiale : aucun souci spécial de ce genre ne serait rationnellement requis. Cela ne signifie pas que c'est permis d'agir contre les intérêts de nos mois futurs, car, comme Parfit le suggère, nous pourrions étendre notre théorie morale et affirmer que nuire à l'intérêt des personnes avec lesquelles nous sommes psychologiquement continus est, ou du moins pourrait être, moralement condamnable.⁴²

De manière plus drastique, certains, comme Susan Wolf, ont remis en question l'existence d'une relation entre les théories de l'identité

³⁸. Sidgwick, *The Methods of Ethics* (p. 124, fn. 1), cité dans Perry, "The Importance of Being Identical," (p. 88). Voir aussi Jennifer Whiting, "Friends and Future Selves," et David Shoemaker, "Personal Identity and Practical Concerns" (p. 362).

³⁹. Voir aussi Nagel (1970).

⁴⁰. Voir Whiting (1986) pour différentes versions de la thèse extrême.

⁴¹. Voir Perry (1976).

⁴². Voir Parfit (1984, pp. 318-20).

personnelle et les questions concernant nos attitudes à l'égard de nos mois futurs.⁴³ Selon Wolf, nous pouvons aisément adopter une conception psychologique tout en justifiant le souci spécial que nous avons pour nous-mêmes, car cette justification dépendrait de considérations d'une toute autre nature. Que les personnes soient constituées de tranches temporelles reliées par des relations de continuité psychologiques ou non n'aurait rien à voir avec la question de savoir quel genre de souci nous avons et sommes justifié d'avoir. Ce qui compte, c'est qu'il s'agit de personnes. On peut toutefois se demander si le fait de découvrir que nos mois futurs ne sont que des êtres plus ou moins psychologiquement continus avec nous-mêmes n'aurait pas pour effet d'étouffer tout souci spécial pour eux.

Un présupposé important dans ces débats est que nous avons normalement un souci spécial pour nos mois futurs. John Perry commence son article « The Importance of Being Identical » avec l'observation suivante : « *La plupart d'entre nous avons un intérêt spécial et intense quant à ce qu'il nous adviendra.* » (1976, p. 66) Mais que reste-t-il au juste des objections aux théories psychologiques une fois reconnu qu'il n'est pas vrai que nous sommes normalement dotés d'un tel souci ?

Nous avons vu qu'il y a deux arguments distincts se basant sur l'idée de souci de soi. Le premier, que je qualifierai d'argument descriptif, se base sur la thèse descriptive que nous avons normalement un tel souci pour les personnes que nous considérons nos mois futurs. Le second, par contre, prend appui sur l'idée normative que nous avons des raisons d'avoir un tel souci – on peut parler d'un « argument normatif ». Comme il deviendra apparent, ces deux arguments sont en fait intimement liés l'un à l'autre.

Considérons d'abord l'argument descriptif. L'argument commence par affirmer que nous avons un souci spécial pour nos mois futurs et conclut que cela pose un problème pour les théories psychologiques. Évidemment, cet argument ne résisterait pas à la découverte que nous manquons souvent du souci spécial en question.

L'argument normatif, par contre, ne paraît pas menacé. Il part d'une prémisse concernant les raisons que nous avons d'avoir un souci spécial pour conclure que les théories qui mettent en doute l'idée que nous sommes numériquement identiques avec nos mois futurs sont

⁴³. Voir Susan Wolf (1986).

erronées. Ces théories seraient incapables d'expliquer pourquoi nous avons des raisons de ce genre. Bien sûr, il se pourrait que nous ayons des raisons d'avoir un tel souci spécial même si, de fait, nous sommes dénués d'un tel souci. Au plus, il faudrait qu'un tel souci soit possible, quelque chose que personne ne met en doute.

Il me semble, pourtant, que le fait de supposer que nous avons normalement un souci spécial joue tout de même un rôle dans l'argument. Voilà pourquoi : l'argument normatif semble menacé par une pétition de principe qui peut être évitée seulement si on fonde la thèse normative sur la thèse descriptive. Supposons que je n'ai aucun souci pour de quelconques êtres futurs et qu'un philosophe bienveillant tente de me convaincre que je devrais avoir un tel souci. Que me dira ce philosophe ? Il soulignera sans doute que je suis numériquement identique avec telle et telle personne future, de sorte que la douleur que quelques négligences de ma part vont provoquer chez cette personne sont des douleurs que je vais ressentir dans ma propre chaire. Cet argument parviendra peut-être à me convaincre. Mais il ne convaincra pas celui qui a adopté la théorie psychologique de l'identité personnelle. En effet, cette considération ne peut guère être utilisée dans un argument contre les théories qui sont accusées de rendre trop ténu le lien entre les mois actuels et les mois futurs. Comparons maintenant ce cas avec celui qui consiste à convaincre quelqu'un qui est déjà doté d'un tel souci spécial. Il semble bien que cela ne sera pas tellement difficile. Étant donné son souci, il acceptera certainement qu'il a des raisons d'avoir un tel souci.

C'est pourquoi il semble bien que la thèse descriptive joue plus qu'un rôle rhétorique dans les objections aux théories psychologiques. Bien que logiquement indépendante, elle joue un rôle crucial dans l'argumentation. Celui qui accepte la thèse descriptive acceptera aussi la thèse normative. Par contre, il y a tout lieu de douter que l'on puisse fournir une bonne justification de la thèse normative qui ne fasse pas appel à l'idée d'un ego qui persiste à travers le temps. Par conséquent, l'argument normatif ne se retrouve pas en meilleure posture que l'argument descriptif. Les doutes qu'on peut avoir au sujet de la thèse que nous sommes dotés d'un souci de nous-mêmes menace aussi bien

l'argument descriptif que l'argument normatif.

Conclusion

Si ces raisonnements sont corrects, il faut convenir que les théories psychologiques ne sont pas le moins de monde menacées par des arguments invoquant le souci de soi. La thèse que j'aimerais souligner pour conclure, c'est que même si la procrastination n'est pas toujours et nécessairement en conflit avec le souci de soi, elle semble souvent marquée soit par une diminution importante, soit par une absence de ce souci. C'est ce défaut de souci de soi qui, souvent, explique le défaut de planification temporelle de l'agent. C'est ce qui m'amène à terminer avec une suggestion thérapeutique.

J'aimerais suggérer ce qui m'apparaît comme une stratégie négligée pour lutter contre la procrastination.⁴⁴ Le tableau que j'ai brossé suggère que notre relation à nos mois futurs n'est pas essentiellement différente de celle que nous avons à l'égard d'autrui. C'est pourquoi il semble plausible de dire que ce qu'il faut faire pour contrer la tendance à la procrastination est du même ordre que ce qu'il faut faire pour se débarrasser d'une absence de souci à l'égard d'autrui. Dans le cas moral, on admet qu'une bonne stratégie consiste à pratiquer de l'identification imaginaire.⁴⁵ Il s'agit d'imaginer ce que ressent quelqu'un en imaginant être dans la peau de cette autre personne. En principe, un tel exercice aura pour effet qu'on se souciera un peu plus du sort des autres. Par analogie, la thérapie que je propose consiste à pratiquer l'identification imaginaire avec nos mois futurs. Ainsi, il n'est pas interdit de penser que si Oblomov avait tenté de se mettre dans la peau de la personne qu'il pouvait s'attendre à devenir, il aurait écrit cette fameuse lettre, remis son domaine en état, reconstruit Oblomovka, et fini par se marier avec la charmante et vertueuse Olga.

Bibliographie

⁴⁴ Elle n'est mentionnée ni dans Andreou (2009), ni dans Heath & Anderson (2010).

⁴⁵ On parle parfois d'empathie ou de prise de perspective. Comme les cas de psychopathie le montre, cette technique n'est pas infaillible. Voir Nichols (2004, chap. 2), et Bruce Maxwell (2008, pp. 62-67).

- Ainslie, G. (1992) - *Picoeconomics: the Strategic Interaction of Successive Motivational States Within the Person* (New York: Cambridge University Press).
- Ainslie, G. (2001) - *Breakdown of the Will* (Cambridge: Cambridge University Press).
- Andreou, C. (2007) - Understanding Procrastination (*Journal for the Theory of Social Behaviour*, vol.37 (2), p183-193)
- Andreou, C. (2009) - Coping with Procrastination (in Chrisoula Andreou and Mark D. White (eds.), *The Thief of Time. Philosophical Essays on Procrastination*, New York: Oxford University Press)
- Arpaly, N. (2000) - On Acting Rationally against One's Best Judgment (*Ethics*, vol.110, p488-513)
- Audi, R. (1990) - Weakness of Will and Rational Action (*Australasian Journal of Philosophy*, vol.68, p270-81)
- Bratman, M. (1984) - Two Faces of Intention (*Philosophical Review*, vol.93, p375-405)
- Butler, J. [1736](1975) - Of Personal Identity (first appendix to *The Analogy of Religion*. Reprint in John Perry (ed.), *Personal Identity*, Berkeley: University of California Press)
- Charlon, D. (1988) - *Weakness of Will. A Philosophical Introduction* (Oxford: Basil Blackwell).
- Davidson, D. (1970) - How is Weakness of Will Possible? (in *Essays on Actions and Events*, Oxford: Oxford University Press, 1980)
- Dennett, D. (1978) - Why we can't make a computer feel pain. (in *Brainstorms*, Cambridge, Mass.: Bradford Books)
- Gaffiot, F. (1934) - *Dictionnaire Latin-Français* (Paris, Hachette)
- Gontcharov, I. [1859](1988) - *Oblomov* (Traduit du Russe par Luba Jurgenson, Lausanne: Editions L'âge d'Homme)
- Foucault, M. (1984) - *Le Souci de soi. Histoire de la sexualité Tome III* (Paris, Gallimard)
- Hare, R. M. (1963) - *Freedom and Reason* (Oxford, Clarendon)
- Heath, J. (2009) - The Extended Will (In Chrisoula Andreou and Mark D. White (eds.), *The Thief of Time. Philosophical Essays on Procrastination*, New York, Oxford University Press)
- Holton, R. (1999) - Intention and Weakness of Will (*Journal of Philosophy*, vol. 96, p241-262)
- Jaspers, K. (1997) - *General Psychopathology* (Baltimore, John Hopkins)

- University Press, publication originale: 1959)
- Johnston, M. (1997) - Human Concerns Without Superlative Selves (in Jonathan Dancy (ed.), *Reading Parfit*, Oxford, Blackwell)
- Kind, A. (2004) - The Metaphysics of Personal Identity and Our Special Concern for the Future (*Metaphilosophy*, vol. 35 (4), p536-553)
- Loewenstein, G. (1992) - The Fall and Rise of Psychological Explanation in the Economics of Intertemporal Choice (in G. Loewenstein and J. Elster (eds.), *Choice over Time*. New York, Russell Sage Foundation)
- Maxwell, B. (2008) - *Professional Ethics Education. Studies in Compassionate Empathy*. (Dordrecht: Springer)
- McDowell, J. (1997) - Reductionnism and the First Person (In Jonathan Dancy (ed.), *Reading Parfit*, Oxford, Blackwell)
- McIntyre, A. (1993) - Is Akratic Action Always Irrational? (in Owen Flanagan, A. Rorty (eds.), *Identity, Character and Morality*, Cambridge, Mass., MIT Press)
- McIntyre, A. (2006) - What Is Wrong With Weakness of Will? (*Journal of Philosophy*, vol. 103, p284-311)
- Mele, A. R. (1987) - *Irrationality. An Essay on Akrasia, Self-Deception and Self-Control* (Oxford, Oxford University Press)
- Nagel, T. (1970) - *The Possibility of Altruism* (Oxford, Clarendon Press)
- Nichols, S. (2004) - *Sentimental Rules. On the Natural Foundations of Moral Judgment* (Oxford, Oxford University Press)
- Nussbaum, M. C. (2001) - *Upheavals of Thought. The Intelligence of Emotions* (Cambridge, Cambridge University Press)
- Paasilinna, A. (2003) - *Petits suicides entre amis* (Traduit par Anne Colin du Terrail, Paris, Édition Denoël)
- Parfit, D. (1982) - Personal Identity and Rationality (*Synthese*, vol. 53, p227-241)
- Parfit, D. (1984) - *Reasons and Persons* (Oxford, Clarendon Press)
- Pears, D. (1984) - *Motivated Irrationality* (Oxford, Clarendon Press)
- Perry, J. (1976) - The Importance of Being Identical (In Amélie Oksenberg Rorty (ed.), *The Identities of Persons*, Berkeley, University of California Press)
- Perry, J. (2012) - *The Art of Procrastination* (New York, Workman Publishing Company)
- Sani, F. (2008) - Introduction and Overview (In Fabio Sani (ed.), *Self-*

- Continuity. Individual and Collective Perspectives*, Psychology Press, New York, Taylor and Francis Group)
- Scanlon, T. M. (1998) - *What we Owe to Each Other* (Harvard, Belnap).
- Sidgwick, H. (1907) - *The Methods of Ethics* (7th ed., London, Macmillan)
- Silver, M. & Sabini J. (1981) - Procrastinating (*Journal for the Theory of Social Behaviour*, vol.11 (2), p207-221)
- Shoemaker, S. (1969) - Comments (in Norma Care & Robert Grimm (eds.), *Perception and Personal Identity: Proceedings of the 1967 Oberlin Colloquium in Philosophy*, Cleveland, Ohio, Press of Case Western Reserve University)
- Shoemaker, D. W. (2003) - Caring, Identification, and Agency (*Ethics*, vol.114, p88-118)
- Shoemaker, D. W. (2007) - Personal Identity and Practical Concerns (*Mind*, vol. 116, p316-357)
- Shoemaker, D. W. (2008) - Personal Identity and Ethics (In Edward N. Zalta, ed., *Stanford Encyclopedia of Philosophy*, [http://plato.stanford.edu/entries/.](http://plato.stanford.edu/entries/))
- Shoemaker, D. W. (2009) - *Personal Identity and Ethics. A Brief Introduction* (Toronto, Broadview Press)
- Smith, M. (1994) - *The Moral Problem* (Oxford, Blackwell)
- Steel, P. (2007) - The Nature of Procrastination: A Meta-Analytic and Theoretical Review of Quintessential Self-Regulatory Failure (*Psychological Bulletin*, vol.133, p65-94)
- Stroud, S. (2010) - Is Procrastination Weakness of Will? (in Chrisoula Andreou and Mark D. White (eds.), *The Thief of Time. Philosophical Essays on Procrastination*, New York, Oxford University Press)
- Stroud, S. & Tappolet, C. (2003) - Introduction (in Sarah Stroud & Christine Tappolet (eds.), *Weakness of Will and Practical Irrationality*, Oxford, Clarendon Press)
- Tappolet, C. (2010) - Procrastination and Personal Identity (in Chrisoula Andreou and Mark D. White (eds.), *The Thief of Time. Philosophical Essays on Procrastination*, New York: Oxford University Press.
- Van Hooff, E. A. J., Born M. P., Taris, T. W. van der Flier, H. & Blonk, R. W. B. (2005) - Bridging the Gap between Intentions and Behaviour: Implementation Intentions, Action Control, and Procrastination

- (*Journal of Vocational Behavior*, vol. 66, p. 238-256)
- Whiting, J. (1986) - Friends and Future Selves (*The Philosophical Review*, vol.95 (4), p547-580)
- Williams, B. [1970](1973) - The Self and the Future (in *Problems of the self: philosophical papers*, 1956-1972. Cambridge, Cambridge University Press)
- Williams, B. [1976](1981) - Persons, Character and Morality (In *Moral Luck*, Cambridge: Cambridge University Press)
- Williams, B. [1980](1981) - Internal and External Reasons (In *Moral Luck*, Cambridge, Cambridge University Press)
- Wolf, S. (1986) - Self-Interest and Interest in Selves (*Ethics*, vol. 96, p704-720)